

HELLÈLE

Le dessert de Melle Irma



CONTE



Le dessert de M^{lle} Irma

PAR HELLÈLE



DEBOUT sur le seuil de sa porte, Mlle Irma épiait la sortie de l'école.

Soudain, comme une volée de manges, les écolières se répandirent sur la route, babillant, riant, se hâtant.

Dans un petit groupe, Mlle Irma reconnut le tablier bleu de sa nièce. Un sourire éclaira ses traits. Elle appela :

— Madeleine! Madeleine!

La fillette accourut; c'était une joyeuse blondinette de huit ans, au bon regard éveillé.

— Viens me voir un peu, Madeleine, dit Mlle Irma. Tout à l'heure je te donnerai quelque chose de bon pour ta collation.

— Oh! ma tante, je ne puis rester, fit Madeleine d'un air navré. J'ai promis à maman de lui apporter plusieurs commissions aussitôt après la classe; je ne veux pas la faire attendre.

— Eh bien! ne pourras-tu revenir?

— Oh! oui, ma tante, bien volontiers. Je vais me dépêcher, je serai ici dans un quart d'heure.

Mlle Irma retourna surveiller son four, humant avec délices le parfum délicat qui s'en échappait.

Elle avait récolté la veille quelques belles pommes hâtives. Elle les avait fait cuire et avait disposé cette compote dans une enveloppe d'excellente pâte préparée soigneusement par elle-même. Elle faisait cuire maintenant ces chaussons aux pommes qui promettaient d'être succulents.

Mlle Irma, qui vivait seule dans sa maisonnette au centre du village, était assez friande et ne dédaignait pas les bonnes choses; elle se faisait souvent de petits mets appropriés à ses goûts.

Ce jour-là, elle projetait de déguster pour son souper l'un de ces appétissants gâteaux. L'autre était destiné à sa gentille nièce Madeleine.

Tandis qu'elle surveillait la cuisson de ses « chaussons » qui finissaient de se dorer au four, Mlle Irma entendit du bruit dans le clos voisin. Elle regarda par sa fenêtre et entrevit une ombre qui s'agitait derrière la haie.

— La mère Bayard récolte ses prunes, songea-t-elle. Elle m'en avait promis quelques-unes. Je vais aller la voir dès que j'aurai défourné mes deux chaussons.

Cinq minutes après, en effet, elle se rendit au clos; mais il n'y avait plus personne. L'herbe piétinée sous l'arbre indiquait bien qu'on était venu ramasser des fruits.

Un objet déposé tout auprès attira l'attention de la bonne demoiselle.

— Qu'est-ce que cela? fit-elle. Un petit cartable? C'est un enfant qui l'a oublié là en revenant de l'école... le ramasseur de prunes... Voyons... quel en est le propriétaire étourdi?

Elle ouvrit le cartable, en tira un cahier. Sur la couverture s'étalait un nom écrit soigneusement en belle ronde: « Madeleine Lefaure ».

Mlle Irma n'en pouvait croire ses yeux :

— Madeleine?... Madeleine!... Madeleine Lefaure! ma nièce Madeleine!... mais alors?... Est-ce possible? c'était elle qui ramassait les fruits... Soi-disant sa mère l'attendait, elle était pressée... et la gamine était restée tout simplement à manger des prunes!... et des prunes qui ne lui appartiennent pas!... Oh! Madeleine... Non, je dois me tromper... Pourtant...

Elle feuilleta le cahier; c'était bien l'écriture de Madeleine. Le doute n'était pas possible.

Alors la colère monta au cœur de la vieille demoiselle.

— La petite scélérate! menteuse! gourmande! voleuse même!... oh!!!

Elle ramassa le cartable et rentra chez elle en claquant la porte.

— Sa mère la gâte trop, aussi. J'aurais dû m'en douter! Mais j'irai ce soir moi-même trouver ma belle-sœur et je lui dirai tout, en lui présentant cette pièce à conviction. C'est trop fort, en vérité!

Sa colère, avec la réflexion, ne faisait que s'accroître, quand la porte s'ouvrit. Madeleine parut sur le seuil, rouge, essoufflée, mais souriante.

— Me voilà, ma tante, j'ai couru...

— Veux-tu t'en aller, vilaine menteuse! Ah! ah! je sais maintenant à quoi m'en tenir sur ton compte! Va-t'en, et plus vite que ça!

— Mais, ma tante... fit Madeleine, pétrifiée de stupeur.

— J'irai ce soir parler à ta mère. Laisse-moi. Ah! la petite misérable! Va-t'en, te dis-je.

La malheureuse Madeleine, chancelante d'émotion, se retira l'air bouleversé, et Mlle Irma demeura seule, marmonnant entre ses dents.

Une voix d'enfant la fit tressaillir.

— Bonjour, Mademoiselle, je vous apporte une assiettée de prunes de la part de ma grand-mère.

C'était Lucienne, la petite fille de la mère Bayard, une gentille fillette, compagne de classe de Madeleine.

— Merci, fit Mlle Irma soudain radoucie. Tu es une aimable enfant. Tu remercieras bien ta grand-mère de ma part. Et, tiens, pour te récompenser, prends ceci.

D'un geste rapide, enveloppant dans un fin papier le gâteau, tout chaud encore, destiné à Madeleine, Mlle Irma le remit entre les mains de Lucienne.

Celle-ci se confondit en remerciements et emporta, toute rayonnante de joie, le petit paquet qui embaumait la pâte chaude sortant du four.

Mais, dix minutes après, comme Mlle Irma,

3 AVR 1924

l'âme encore toute bouleversée d'avoir constaté l'hypocrisie de sa nièce, se tenait sur sa porte, songeuse, elle aperçut Lucienne qui s'en revenait de son côté.

— Eh bien! petite, lui cria-t-elle, et ce gâteau? est-il mangé?

Lucienne rougit beaucoup.

— Oui, Mademoiselle, répondit-elle.

— Et il était bon?

— Heu... Je crois... Je crois que... oui... oui, Mademoiselle.

— Comment, tu crois? As-tu perdu le goût? Tu dois bien savoir s'il t'a semblé bon!

— C'est que, Mademoiselle, fit Lucienne en tortillant le coin de son tablier d'un air fort confus; c'est que... pardonnez-moi... je crains de vous contrarier...

— Mais quoi? voyons, explique-toi.

— Eh bien! je dois vous dire que... ce n'est pas moi qui l'ai mangé.

— Comment? éclata Mlle Irma.

— Non... j'ai rencontré en m'en allant d'ici mon amie Madeleine, votre nièce... Et elle pleurait!... Elle était au désespoir... la pauvre Madeleine... Elle m'a dit que vous étiez fâchée contre elle... mais elle ne savait même pas pourquoi, elle n'y comprenait rien... Alors, n'est-ce pas, j'ai tâché de la consoler... Elle est si gentille!... Et nous nous aimons tant... C'est ma meilleure amie, vous savez... Comme je ne savais quoi faire pour calmer son chagrin, j'ai eu l'idée de lui donner mon gâteau... Elle ne voulait pas, mais j'ai insisté... et je l'ai forcée à le manger tout de suite, là, devant moi!

Mlle Irma frémissait de colère contenue:

— Elle l'a mangé, Madeleine?... C'est Madeleine qui a mangé le gâteau?

— Oui, Mademoiselle, fit Lucienne en baisant la tête, très confuse.

Mlle Irma se mit à marcher de long en large, en silence, murmurant quelque chose d'inintelligible.

Lucienne allait continuer sa route.

— Où vas-tu? fit brusquement Mlle Irma.

— Je retourne dans le clos de ma grand-mère, répondit Lucienne timidement. Quand je suis venue tantôt, après la classe, ramasser des prunes...

— Hein? tu es venue ramasser des prunes?

— Oui, Mademoiselle.

— Avec qui?

— Mais... toute seule! répondit Lucienne très surprise de cet interrogatoire. Grand-mère m'avait envoyée en ramasser un panier, sur lequel elle a prélevé l'assiettée de belles prunes choisies que je vous ai apportée tout à l'heure.

— Oui, oui.

— Donc, quand je suis venue ramasser les prunes, j'ai oublié dans l'herbe mon cartable de l'école.

— Il est à toi, ce cartable? Tu me contes des histoires! Car je l'ai trouvé, moi, et je sais qu'il ne t'appartient pas!

— Ah! par exemple! Oui, Mademoiselle, il est à moi, bien à moi!

— Tiens, le voici, dit sévèrement Mlle Irma en présentant à la fillette le cartable ramassé dans l'herbe.

— Eh bien! voyez, mon nom est marqué ici, dans le couvercle.

— Explique-moi alors, fit Mlle Irma un peu décontenancée, comment il s'y trouve un cahier à Madeleine?

— Parce que, Mademoiselle, j'avais manqué la classe hier et je n'avais pas les données des problèmes à faire. Alors Madeleine m'a prêté son cahier.

Mlle Irma resta muette de surprise et confondue de honte pour son emportement injustifié.

Tout s'expliquait le mieux du monde, et c'était bien à tort qu'elle avait accusé la pauvre Madeleine.

Lucienne, en donnant le gâteau à son amie, n'avait fait que réparer sans le savoir la conséquence d'une vivacité déplorable.

Comme la tante, toute à ses réflexions, demeurait silencieuse, Lucienne s'enhardit un peu:

— Vous ne m'en voulez pas trop, Mademoiselle, d'avoir donné votre gâteau à Madeleine? Vous comprenez, j'avais tant de chagrin de voir mon amie ainsi au désespoir...

— Tu as très bien fait, ma petite, dit Mlle Irma d'une voix émue. Je te félicite, tu es une bonne, une généreuse enfant. Et, tiens, reprit-elle dans une inspiration subite, j'ai encore un gâteau, il est pour toi. Viens, mange-le tout de suite; tu pourras me dire, cette fois, s'il est bon!

— Oh! délicieux! exquis! disait Lucienne, enchantée, croquant à belles dents la pâte croustillante et dorée.

Mlle Irma la contemplait en souriant, mais étreinte d'un petit regret de ne pouvoir goûter elle-même sa bonne pâtisserie!

Lucienne eut bientôt fini, et elle partit en remerciant beaucoup Mlle Irma.

— En rentrant chez toi, lui dit celle-ci, tu passeras chez ton amie Madeleine et tu lui diras que je m'étais trompée. Je ne suis pas fâchée du tout contre elle... Je l'aime toujours bien. J'irai la voir ce soir, lui porter quelque chose.

Et la vieille demoiselle revint s'asseoir près de sa table, un peu mélancolique.

— Je me suis laissé emporter par ma colère, j'ai eu grand tort, songeait-elle. Je donnerai à Madeleine, ce soir, cette assiette de belles prunes... Hélas! je n'aurai pour mon souper ni fruits ni gâteau! Me voici privée de dessert... Mais, réellement, je l'ai bien mérité!

HELLÈLE.

